



Ce que mon parcours doit aux un(e)s et aux autres

Mohamed-Chérif FERJANI

*Professeur de Science Politique, Université Lyon 2
GREMMO, CNRS Université Lyon 2*

Assister à sa « cérémonie funèbre » est une expérience qui n'est pas donnée à tout le monde ! Il va me falloir m'habituer à ce statut de survivant que vous venez d'ajouter à un parcours de vie déjà riche en rebondissements et dont chacun est une re-naissance ! Des ami(e)s m'ont dit, encore ce matin, qu'en apprenant l'organisation de cette journée, ils avaient cru que j'étais décédé ! Tant pis si certains sont déçus de me voir encore en vie, mais je ne vais pas faire comme ma grand-mère qui, m'ayant revu en 1975 après quatre années d'absence, s'est retournée vers mon père en lui disant : « Étrangle-moi ! Maintenant que je l'ai revu, je peux mourir ! » Je n'ai pas le sentiment d'avoir tout accompli et j'espère pouvoir profiter de quelques années de retraite avant d'aspirer à mourir ! Je ne sais toujours pas pourquoi j'ai eu droit à cette journée d'étude consacrée à mon parcours ! Je remercie celles et ceux qui en ont eu l'idée, qui ont contribué à son organisation, qui ont voulu y apporter leur témoignage ou qui y ont participé par leur présence.

Mes remerciements vont à Mohamed Seffahi et Marie-Christine Michel, ainsi qu'au service de communication de l'Université Lyon2 pour l'organisation, à la présidence de l'Université Lyon2, à l'ISERL (Institut Supérieur d'Étude des Religions et de la Laïcité), à l'IEP de Lyon, au GREMMO (Groupe de Recherche et

d'Étude de la Méditerranée et Moyen Orient), à la Fondation Ibn Saoud, à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Sousse et à l'IRMC (Institut de Recherche sur le Maghreb Contemporain) pour la prise en charge financière des frais, aux ami(e)s et collègues qui ont présenté des communications et à l'auditoire nombreux et attentif tout au long de cette journée.

J'aurais bien voulu tourner la page avec cette journée et partir profiter d'une retraite qui serait, à mon âge, bien méritée ! Hélas, les retards pris avant l'entrée dans la vie scolaire puis professionnelle, et les trous béants dans le déroulement de ma carrière, vont obliger mes collègues à supporter ma présence pour quelques mois encore avant que je ne puisse faire valoir mon droit à une nouvelle vie !

Tout au long de cette journée, les intervenants ont insisté sur mes contributions dans les domaines concernés par leur témoignage : l'enseignement, la recherche, le militantisme. En les écoutant, je pensais aussi au hasard des rencontres, à toutes les personnes qui m'ont aidé d'une façon ou d'une autre et auxquelles je dois une part de ce qui m'est attribué. Qu'aurais-je pu faire si ces personnes n'avaient pas été là au bon moment pour m'apporter leur soutien et leur aide ? J'ai pensé d'abord à ma famille de nomades et à son chef, Baba Farhat qui a décidé, en 1956, de priver la famille de



trois bergers en herbe, dont moi, pour nous envoyer à l'école qui venait d'être construite, dans la foulée de l'indépendance, avec la contribution de la population de Blata et de ses environs, dans la steppe du kairouanais. Vu que je n'avais pas le bulletin de naissance nécessaire à l'inscription scolaire, il me fit généreusement cadeau de l'identité de l'un de ses fils exclu de ce droit en le rajeunissant de trois ans. J'ai eu une pensée particulière à ma tante qui m'a élevé, Oummi Soultana, qui a eu l'idée de me confier au *meddeb* (maître d'une école coranique) en lui promettant de lui fournir des œufs et une part du modeste repas familial en contrepartie des cours qu'il me donnerait. Comment oublier, dans ce registre, mon père qui, tout en étant exigeant et sévère dans l'éducation qu'il m'a donnée, m'a toujours soutenu chaque fois que je me suis révolté contre ce qui m'a paru injuste et arbitraire ? Comment ne pas avoir une pensée pour les instituteurs de l'école de Blata qui nous ont éveillés très tôt à l'amour de la lecture, particulièrement de la poésie (d'Abû'l-qâcim Chebbi, d'Ahmed Chawqî, de Jibrân Khalil Jibrân, D'Ilyâ Abû Madhî, de Prévert, de Ronsard, de Charles-Marie Leconte De Lisle, etc., dont je connais encore par cœur les poèmes appris à cette époque) ? Je pense particulièrement au premier d'entre eux, Farh Khalifa qui assurait la double fonction d'instituteur et de directeur de l'école et qui conseilla à mon père de profiter de la mise à jour des registres de l'état civil pour me rétablir dans mon identité en me rajeunissant de trois ans pour que je puisse suivre l'enseignement secondaire long ; je l'ai retrouvé récemment pour distribuer des prix aux élèves de l'école de Blata en juin 2013 et nous étions aussi émus l'un que l'autre de nous rencontrer à cette occasion, plus de cinquante ans après. Comment ne pas me souvenir du rôle de ces merveilleux enseignants tunisiens et français que Salah Dalhoumi vient d'évoquer et dont deux sont

ici présents, Marie-Claude et Robert Veyssset, qui nous ont donné l'envie d'aller toujours plus loin dans notre quête des savoirs et dans la découverte de nouveaux horizons ouvrant sur des mondes de plus en plus vastes ? Les interventions de Salah et Hichem m'ont fait penser à mes camarades et ami(e)s qui ont toujours suscité mes efforts et sollicité mes contributions en croyant - peut-être à cause de mon retard scolaire et de l'avance que ce retard me donnait par rapport à eux -, que j'avais plus de ressources pour prendre des décisions, mener des actions ou apporter des réflexions. Cela a toujours été, pour moi, un stimulant qui m'a poussé à me dépasser afin de ne pas décevoir leurs attentes.

Mon parcours universitaire, auquel fut consacré l'essentiel de cette journée, n'est pas en rupture avec les amitiés et les engagements évoqués par les intervenant(e)s du dernier panel. En revenant à Lyon en 1984, nous avons, Claudette et moi, bénéficié du soutien de nos ami(e)s avec lequel(le)s nous avons partagé des luttes pour la défense des droits des travailleurs immigrés sans papiers au début des années 1970 ; ces ami(e)s sont représentés dans cette journée par Madeleine Delessert, Bernard Huissoud, Marie Hélène et Jean-Louis Gass. Ils avaient préparé notre réinstallation en prenant des contacts dans différents milieux. C'est par eux que j'ai fait connaissance avec feu Henri Lemasne qui faisait partie de la pastorale des migrants, des réseaux du dialogue islamo-chrétien, de l'Association Médicale Franco-Palestinienne et qui avait la responsabilité des cours d'arabe en formation continue à l'Université Lyon2. Il m'a tout de suite fait rencontrer Katia Zakharia avec laquelle il travaillait à l'université. Ils ont été, tous les deux, à l'origine de mon intégration à l'Université Lyon2 : ils m'ont confié des cours en formation continue et m'ont recommandé auprès du département d'arabe et de l'IEP pour y assurer des vacations. Katia



a parlé de notre aventure dans le domaine des études arabes depuis notre rencontre. L'un des premiers cours qui me fut confié était destiné aux agents de police, un cours sous-traité à la Formation Continue par le GRETA (Groupement d'Établissements) du Lycée du Parc. Je me souviens encore de la première réunion avec le groupe auquel je devais enseigner l'arabe maghrébin avec une initiation à l'histoire et à la civilisation des pays de cultures islamiques. En me retrouvant devant une assemblée de policiers, je ne pouvais pas ne pas penser à mon expérience avec la police, en France et en Tunisie, dans les années 1970 et 1980, en tant que militant. Pour dépasser mon malaise, je n'ai pas pu m'empêcher de dire ce que j'avais sur le cœur. Après l'intervention de la directrice du GRETA, Renée Buisine, et d'Henri Lemasne, c'était à mon tour de m'exprimer. J'ai tout de suite annoncé la couleur : « Je sais qu'il y a parmi vous des agents qui viennent apprendre l'arabe pour faire des ratonnades en version originale. Je tiens à préciser que ce n'est pas l'esprit de la maison. Quels que soient les préjugés que vous aviez avant de vous inscrire pour suivre ces cours, nous faisons le pari que vous en sortirez avec moins de préjugés. » Un commissaire est devenu rouge de colère et s'est levé pour me dire : « Et vous Monsieur, vous n'avez pas des préjugés sur la police ? » Je lui répondis calmement : « S'il ne s'agit que de préjugés, je suis prêt à les dépasser ! » Loin de m'en vouloir, Renée Buisine, Henri Lemasne et le commissaire de Villeurbanne m'ont félicité pour ma mise au point. Leur attitude me mit en confiance pour la suite de la formation qui a duré trois ans sans le moindre problème. Puis, Henri Lemasne partant à la retraite et Katia Zakharia recrutée au Département d'Études arabes, la Faculté des Langues dont dépendait le secteur arabe de la formation continue, a décidé de fermer ce secteur parce qu'il était déficitaire. Je suis

allé voir le Doyen, Roland Tissot, pour lui proposer un deal : me confier la gestion du secteur concerné pendant une année et ne me payer qu'en fonction des recettes réalisées, et me permettre de dépasser le plafond des vacations autorisées afin que je puisse mener tout le travail nécessaire à la prospection, à la recherche de contrats et de subventions, à la réorientation de la formation en fonction de la demande des partenaires et aux enseignements à assurer. Surpris par ma proposition inhabituelle pour un service de la fonction publique, il a eu une réaction tout aussi inhabituelle inspirée, peut-être, de son enfance au Maroc et de sa formation en tant que spécialiste de civilisation américaine : il m'a fait confiance en me donnant carte blanche. J'ai mis à profit mes réseaux dans les services sociaux pour organiser de nouvelles formations d'initiation à l'arabe et de connaissance des populations de cultures islamiques pour les personnels de la santé, des centres sociaux, de l'éducation nationale, des collectivités publiques et territoriales, etc., avec des subventions du Fonds d'Action Sociale (FAS). En un an, le secteur est devenu excédentaire et le Doyen Tissot a décidé de me garder dans les mêmes conditions.

Parallèlement à mon travail en formation continue, j'ai préparé un premier DEA (Diplôme d'Études Approfondies) en aménagement du territoire sous la direction de Georges Mutin, qui a assisté à une grande partie de cette journée et qui était Directeur de l'IEP. Il fut à l'origine de mon intégration à l'IRMAC (Institut de Recherche sur le Monde Arabe Contemporain) dont il animait les séminaires avec les regrettés Jean Metral et Thierry Bianquis. Sur recommandation de Katia, il me confia des cours d'arabe destinés aux étudiants de l'IEP. Dès que j'ai soutenu ma thèse en 1989, il me confia, en plus, deux cours de science politique



que j'ai continué à assurer jusqu'en 2007, ainsi que la responsabilité du DUMAC (Diplôme Universitaire du Monde Arabe Contemporain) cogéré, au départ, par l'IEP et le Département d'Études arabes. Roland Tissot, en me félicitant pour avoir mené de front la préparation d'une thèse et la gestion du secteur arabe de la formation continue, en plus des cours que je devais assurer, a voulu m'encourager en demandant la création d'un poste de Maître de Conférences profilé en fonction de mes activités en formation continue. En janvier 1990, trois mois après la soutenance de ma thèse et la promesse de Roland Tissot, j'étais dans mon bureau lorsque Bruno Gelas, alors vice-président chargé des ressources humaines, vint me saluer en me demandant comment j'allais. Je lui répondis sèchement : « Très mal ! » Il me demanda les raisons de ma colère. Je lui ai parlé de la promesse du Doyen Tissot en lui précisant que je venais de consulter la liste des postes publiés et de découvrir qu'il n'y avait rien qui correspondait à cette promesse. Il retourna à son bureau pour vérifier si l'université avait fait une demande dans ce sens et revint pour m'assurer que le poste était bien demandé, mais en 28^{ème} position, et que, de ce fait, il fallait attendre au moins trois ans pour l'obtenir. « C'est très rassurant ! », lui dis-je sans cacher ma déception. Il me suggéra de demander au Doyen Tissot de m'établir un contrat d'ingénieur de recherche en attendant l'obtention d'un poste de Maître de Conférences (MCF) en m'expliquant la procédure à suivre. Aussitôt, j'ai déboulé dans le bureau du Doyen qui m'a tout de suite accompagné au bureau du secrétaire général de l'université pour m'établir le contrat demandé. Cela a permis une stabilisation de ma situation professionnelle jusqu'à mon recrutement comme MCF au département d'études arabes de l'université Lyon2, en 1993, grâce au soutien de Roland Tissot¹, de Georges Mutin, de Katia Zakharia

et des collègues qui ont refusé de suivre les consignes hostiles à ma candidature. Bruno Gelas, devenu par la suite Président de l'Université, a joué un rôle décisif dans l'attribution au Département d'Études arabes d'un poste de Professeur auquel j'ai candidaté et pour lequel je fus élu en 2001.

Le Président Jean-Luc Mayaud vient d'énumérer les responsabilités et les tâches que j'ai assumées au sein de l'université depuis que j'étais étudiant-chargé de cours dans les années 1980 jusqu'à nos jours. Certes, je n'ai usurpé ni les titres ni les postes auxquels j'ai eu droit. Cependant, il faut méconnaître le système pour croire que les qualifications et les compétences suffisent. Celles-ci sont en effet nécessaires mais jamais suffisantes, surtout dans le cas d'un parcours aussi « chaotique » et d'un caractère aussi peu commode comme les miens. Il a fallu que je rencontre des collègues et des responsables assez patients et compréhensifs pour imposer mon recrutement et mes promotions à ceux qui ne supportaient ni mes coups de gueule ni mon intransigeance. J'ai eu beaucoup de chance d'avoir à faire à des femmes et des hommes qui ont pris pour des qualités ce que d'autres ont considéré comme des défauts inadmissibles et insupportables.

Outre mes collègues et mes ami(e)s, je ne peux oublier ce que m'ont apporté mes élèves, mes étudiant(e)s et toutes les personnes qui ont suivi mes cours, mes conférences et mes interventions diverses et variées, que ce soit dans l'enseignement secondaire en Tunisie, en formation continue, à l'UTA (Université Tous Âges), en formation initiale ou en études plus avancées à l'Université Lyon2 ou dans d'autres cadres ; leurs attentes, leurs questions et leurs remarques critiques m'ont toujours aidé à approfondir ma réflexion, à préciser mon propos et à aller toujours plus loin pour ne pas les décevoir.



Autant, sinon plus qu'à ma famille d'origine, à mes enseignants à tous les niveaux de ma scolarité et de mes études universitaires, à mes ami(e)s et collègues, à mes étudiants et aux personnes dont j'ai partagé les engagements, à toutes celles et ceux auquel(le)s je dois ce que je suis et le parcours salué par cette journée, je pense à l'apport de ma famille d'adoption représentée ici par Suzon, Bernard et Michèle et, surtout, à ce que je dois à mon amie et compagne depuis 1972, Claudette ; elle a constamment été à mes côtés, même quand elle ne partageait pas mes choix qui lui ont coûté le sacrifice des plus belles années de la vie.

Pour terminer, je dirai qu'il faut être ingrat ou présomptueux pour s'attribuer la totalité de ce qui nous fait et de ce que nous faisons. Il y a toujours une part, plus ou moins importante, que nous devons à celles et ceux avec qui nous avons partagé un moment, une expérience, un bout de chemin ■

1. Roland Tissot devait être parmi nous aujourd'hui ; mais il a eu des obligations imprévues qui l'en ont empêché. Après avoir lu mon livre *Prison et liberté*, il m'a envoyé une lettre qui témoigne du parcours que nous avons partagé, lui en tant que Doyen puis vice-président de l'Université et moi en tant que chargé de cours puis enseignant chercheur à l'université Lyon2. Avec son autorisation, cette lettre est publiée dans les actes de cette journée.